

JACQUES HENRY, *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique*, Paris, P.U.F., 1991.

Denis Delgay-Troïse

Volume 68, Number 4, décembre 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/602092ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/602092ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

HEC Montréal

ISSN

0001-771X (print)

1710-3991 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Delgay-Troïse, D. (1992). Review of [JACQUES HENRY, *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique*, Paris, P.U.F., 1991.] *L'Actualité économique*, 68(4), 714–717. <https://doi.org/10.7202/602092ar>

Compte rendu

JACQUES HENRY, *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique*, Paris, P.U.F., 1991.

L'approche néo-classique cantonne la théorie du commerce international à l'échange pur et néglige l'impact de l'accumulation du capital et de la création de richesse sur l'évolution des avantages comparatifs. Cette tradition trouve son origine dans la volonté d'auteurs, comme Edgeworth, Ohlin, Haberler et Samuelson, de fonder la théorie du commerce international sur la base d'une conception marginaliste de l'activité économique de type Équilibre général. Elle aboutit ainsi à une vision analytique rigoureuse mais statique et abstraite du fonctionnement des échanges internationaux.

L'ouvrage posthume de J. Henry a le grand mérite de rechercher les moyens de surmonter ces difficultés à l'aide d'un modèle qui, s'il est fondé sur des bases théoriques différentes, ne se révèle pas pour autant antinomique de la théorie néo-classique des échanges internationaux. Il utilise en effet certains apports des travaux néo-ricardiens et post-keynésiens, non pas pour proposer une approche alternative critique de la théorie pure du commerce à l'instar des travaux de Steedman (I. Steedman, 1987), mais pour tester la pertinence et le degré de généralité des principaux théorèmes de la théorie néo-classique des échanges internationaux en dehors de leur cadre analytique traditionnel. (J. Henry, 1991, p. 101)

Dans un premier chapitre, J. Henry rappelle mérites et limites respectifs des approches néo-classiques, néo-ricardiennes et post-keynésiennes à la lumière du thème central de sa réflexion qui sous-tend l'ensemble de ses développements ultérieurs: la prise en compte nécessaire du temps «historique», opposé au temps «logique». Il s'agit donc pour lui d'offrir une véritable vision dynamique de la croissance en économie ouverte, conçue comme un processus irréversible soumis aux «accidents» de l'histoire et aux erreurs humaines et non comme la reconstruction après coup d'un sentier d'ajustement entre deux situations d'équilibre à des périodes différentes que décrivent les analyses de statique comparative (J. Henry, 1991, pp. 13-14).

Cela explique en définitive le parti pris de l'auteur d'utiliser une structure productive de type raffienne volontairement simplifiée: deux secteurs sans production jointe, pas d'hétérogénéité du capital, pas de construction nécessaire d'étalon de mesure des valeurs (J. Henry, 1991, pp. 27-28). La théorie néo-ricardienne est donc ici un moyen et non une fin. J. Henry se rattache bien davantage et de façon

explicite à la fois à la problématique de la traverse initiée par J. Hicks dès 1965, au courant de réflexion développé par J. Weiller et F. Perroux en France avec la notion de «préférences de structures» (Cf. J. Henry, 1985, p. 183 et pp. 186-187), et plus nettement encore à la dynamique keynésienne de la croissance présentée par J. Robinson (1972).

Les trois autres chapitres développent en économie fermée un modèle bisectoriel de croissance et d'accumulation. Sa particularité est de combiner une organisation productive de type sraffienne (distinction biens fondamentaux-biens non fondamentaux) avec une théorie de l'investissement keynésienne. Si cette dernière permet d'inclure les possibles erreurs d'anticipation des producteurs, responsables des fluctuations de la croissance économique, la première pose l'existence d'une liaison entre production, prix et quantités. Le rôle des équations de quantité est ici crucial. Renversant la relation habituelle des modèles néo-classiques du commerce international, J. Henry fait dépendre les prix des biens et des ressources des quantités produites et de l'accumulation du capital. De la sorte, le volume des dotations factorielles primitives, l'organisation technique et les investissements expliquent la répartition du revenu national et l'équilibre final. Le modèle proposé par l'auteur se révèle ainsi apte à définir non seulement les causes structurelles de l'instabilité du processus de croissance capitaliste, en vérifiant la célèbre condition d'Uzawa (J. Henry, 1991, pp. 53-54), mais aussi les causes humaines, en raison de l'importance donnée au taux de dépréciation du capital, paramètre relevant de la gestion publique (*Ibid.*, p. 63). On retrouve là l'influence des réflexions de J. Robinson (1972, pp. 67-77 et pp. 158-160) sur les limites d'une croissance de longue période et de plein plein-emploi susceptible de réaliser le célèbre «âge d'or».

Le dernier chapitre, intitulé «le commerce extérieur dans le temps historique», se propose d'étudier la validité des principaux théorèmes de la théorie pure du commerce international dans la perspective d'une version «ouverte» du modèle. Si J. Henry vérifie bien les théorèmes d'Heckscher-Ohlin et de Rybczynski (J. Henry, 1991, pp. 106-108), il n'en va pas de même des théorèmes de Stolper-Samuelson et de l'égalisation internationale des prix des facteurs (*Ibid.*, pp. 108-113). Comme le fait d'ailleurs remarquer C. Schmidt en préface de l'ouvrage, cet ensemble de résultats n'est d'ailleurs pas surprenant. Il est difficile de rattacher les deux premiers théorèmes exclusivement au modèle d'offre néo-classique de la théorie pure du commerce international. (D'où par exemple la controverse sur le théorème d'équivalence de Ford (1982, 1985) concernant l'identité des explications ricardiennes et néo-classiques des avantages comparatifs.) L'invalidation du théorème Stolper-Samuelson est ici la conséquence normale de la dichotomie sraffienne entre biens fondamentaux et biens non fondamentaux (J. Henry, 1991, p. 109 et annexe E). Enfin, l'absence temporaire d'égalisation internationale des prix des facteurs est, quant à elle, le résultat logique du relâchement de l'hypothèse de similitude des techniques entre nations, comme l'ont antérieurement montré R. F. Harrod (1958) et P. Samuelson (1971).

J. Henry consacre les dernières sections du chapitre V au problème du gain de l'échange. Le libre-échange des biens et des capitaux est-il toujours plus

avantageux que l'autarcie si l'on suppose un passage graduel d'un état à l'autre? L'auteur apporte toute une série de raisons qui relativisent les résultats habituels en ce domaine. Ainsi les écarts dans l'accumulation du capital et la croissance entre pays échangistes (J. Henry, 1991, p. 122-123) conjugués à la faiblesse des anticipations de certains groupes sociaux favorisent-ils l'apparition de comportements «égoïstes» des décideurs-exportateurs locaux, qui nuisent à leur économie (*Ibid.*, pp. 123-124); ou encore accélèrent la prise de contrôle par une économie étrangère du marché international des biens capitaux (*Ibid.*, p. 133). Pour résumer, le modèle d'échanges internationaux proposé opère en permanence au niveau mondial un partage de la richesse régis par les rapports de force courants entre nations.

La thèse défendue par J. Henry se révèle finalement séduisante et à contre-courant de la pensée orthodoxe, en particulier par le rôle essentiel accordé au commerce international des biens capitaux qui redonne toute son importance à la nature des biens échangés (*Ibid.*, p. 139). Elle est bien épaulée par une exposition ordonnée et détaillée des hypothèses formulées et des simplifications ou améliorations apportées à tel ou tel courant théorique, ce qui facilite grandement la lecture de cet ouvrage. Joint à un style sobre, elle lui confère une vertu pédagogique certaine.

On peut regretter toutefois que l'ouvrage de J. Henry n'aborde que furtivement un certain nombre de travaux ayant eux aussi traité de la relation entre dynamique de la croissance et commerce international. Comme par exemple l'absence de toute référence et d'analyse critique relative à la thèse néo-classique de la croissance biaisée imaginée par J. Hicks (1953) et développée par les modèles de H. Oniki et H. Uzawa (1965) et P. K. Bardhan (1965). Ou bien encore l'absence de toute comparaison du modèle traité avec les modèles purement néo-ricardiens ou le modèle marxien d'Emmanuel (Duc-Loi Phan, 1980, pp. 280-288). Une telle démarche eut permis de mieux replacer dans son contexte le modèle de l'auteur et d'en souligner davantage les apports originaux.

Enfin, quelques questions de détail auraient peut-être nécessité des approfondissements ou des éclaircissements. Parlant du paradoxe de Leontief (J. Henry, 1991, p. 107), pourquoi déclarer sans aucune explication qu'on en a beaucoup exagéré l'importance? De même prendre l'exemple de la fonction de production néo-classique à facteurs substituables comme l'exemple d'une «traduction dans le temps logique d'un phénomène essentiellement historique» (*Ibid.*, pp. 12-13) est inacceptable (l'irréversibilité dépend alors de l'existence d'effets externes) mais est aussi contradictoire avec les propres déclarations de l'auteur concernant le fonctionnement en «temps logique» du modèle raffien. Enfin, la référence à un «technocrate-planificateur» de la croissance n'est pas claire dans la mesure où l'auteur refuse l'idée de fonction d'utilité (*Ibid.*, p. 14)

Ces quelques remarques critiques ne doivent pas occulter les qualités de l'ouvrage de J. Henry. Il est d'abord une contribution originale et importante à l'élaboration d'une théorie critique de la conception néo-classique des échanges internationaux communément acceptée. Mais il se révèle être aussi une réflexion

sur les possibilités et les limites d'un développement économique privilégiant le commerce extérieur et les risques «d'échange inégal».

Denis DELGAY-TROÏSE
CNRS-LATAPSES — Université de Nice

BIBLIOGRAPHIE

- BYE, M., et G. DESTANNE DE BERNIS (1987), *Relations économiques internationales*, Paris, Dalloz, cinquième édition.
- HARROD, R. F. (1958), «Factor-Price Relations under Free Trade», *Economic Journal*, vol. 68.
- HENRY, J. (1985), «Les préférences de structures dans le temps historique», dans *Croissance, échange et monnaie en économie internationale. Mélanges en l'honneur de Monsieur le Professeur Jean Weiller*, Paris, Economica, pp 183-196.
- HENRY, J. (1991), *La théorie du commerce extérieur dans le temps historique*, Paris, P. U. F.
- PHAN, DUC-LOI (1980), *Le commerce international*. Paris, Economica.
- ROBINSON, J. (1982), *L'accumulation du capital*, Paris, Dunod.
- SAMUELSON, P. A. (1971), «Ohlin was Right», *Swedish Journal of Economics*, vol. 73.
- STEEDMAN, I. (1987), «Foreign Trade», *The New Palgrave*, Tome 2, pp. 406-411.